

DOM JEAN DE MONLÉON

L'ORIGINAL HÉBREU ET LA VULGATE

Extrait de *Jonas*, pp. 127-124
éditions de la Source, slnd (1967)

Ainsi les savants biblistes que mon éminent censeur a consultés sur ma préface se sont inquiétés avec lui de savoir si j'avais *jamais lu Jonas dans l'original hébreu*.

Je m'empresse de les rassurer. Oui, j'ai lu ledit original. J'ai coutume en effet de me servir, pour ce genre d'études, de la *Polyglotte* de Walton, savant ouvrage qui contient, comme on le sait, disposés côte à côte, non seulement le texte hébreu, mais aussi celui des Septante, la Paraphrase chaldéenne, la Version syriaque et la Version arabe. J'ai en outre sous les yeux, la traduction de la Bible, par les membres du Rabbinate français, éditée à Paris en 1960 (Librairie *Durlacher*).

Cela dit, j'oserai à mon tour retourner la question et demander au Révérend Père s'il a lu, lui, l'original hébreu ? Et si oui, serait-il possible de savoir quelles différences il y a relevées avec le texte latin ? Car j'avoue pour ma part n'en déceler que d'insignifiantes. Les deux récits se suivent de bout en bout, à peu près identiques ; et il en va de même du grec, du chaldéen, du syriaque et de l'arabe, sans aucune exception.

Supposons cependant qu'il y ait quelques variantes notables entre l'hébreu et le latin. À qui alors devrions-nous donner la préférence ? Quelle est de ces deux versions, celle qui a « valeur juridique », selon l'expression employée par Pie XII dans *Divino Afflante* ? C'est-à-dire celle qui fait autorité en cas de conflit et « que nous pouvons produire en toute sûreté et sans péril d'erreur, dans les discussions, l'enseignement et la prédication ».

Sans doute il est de bon ton, aujourd'hui, d'afficher pour la Vulgate le plus profond mépris et d'invoquer à tout propos contre elle la vérité du texte hébreu : « *veritatem hebraicam* ».

Heureusement elle a les reins solides, couverte qu'elle est par le décret du Concile de Trente¹ ; par la bulle de Clément VII, du 9 novembre 1592, interdisant d'y changer, ajouter ou retrancher la moindre particule ; par de

¹ « La Vulgate doit être tenue pour authentique et personne ne saurait avoir l'audace ou la présomption de la rejeter sous n'importe quel prétexte... » IV^e Session, *Denzinger* n. 785.

multiples documents postérieurs, tous trop formels pour que nous puissions hésiter un instant sur son droit absolu de priorité.

En appeler de la Vulgate à la *vérité hébraïque* est une de ces vastes duperies dont la haute critique est coutumière. Car c'est justement cette « vérité hébraïque » que saint Jérôme a entendu rétablir en elle, au-dessus de toutes les traductions de la Bible plus ou moins altérées, qui circulaient de son temps. L'Église, il est vrai, a toujours admis que ce travail n'était pas à l'abri de tout reproche, et souhaité qu'il fût amendé, en utilisant les autres versions de l'Écriture et les leçons des Pères. Tel qu'il est cependant, on est en droit d'assurer, non seulement qu'il ne renferme aucune erreur touchant la foi ou les mœurs, mais encore qu'il est substantiellement la reproduction la plus fidèle du texte original inspiré.

Génie littéraire hors classe, saint Jérôme a employé toutes les ressources de son intelligence et de sa volonté à restituer la parole de Dieu dans sa teneur authentique. Bien qu'il eût déjà une solide connaissance de l'hébreu, quand il reçut de saint Damase la mission de revoir toute la Bible, il ne s'en remit pas à son propre jugement ; mais il se fit expliquer, mot par mot, le sens exact des textes sacrés par les Rabbins les plus réputés, et qui, d'ailleurs, nous apprend-il, faisaient payer fort cher leurs leçons. Il tenait à fournir aux apologistes de son temps une œuvre sûre, afin qu'on ne pût les arrêter à tout propos dans les discussions, en disant : « Ce passage n'est pas dans l'hébreu », comme les Juifs le faisaient constamment.

Il avait à sa disposition des documents de première valeur, qui ont disparu depuis ; en particulier, le rouleau de la Synagogue de Bethléem, qu'il avait copié de sa main ; et les célèbres *Hexaples*, où Origène avait reproduit, sur six colonnes parallèles, le texte hébreu et les cinq principales traductions grecques qui en existaient alors ; œuvre gigantesque de critique et d'érudition, dont la perte est considérée aujourd'hui encore, par les vrais savants, comme irréparable (Les *Hexaples* furent anéanties vers l'an 600, dans l'incendie de la bibliothèque de Césarée).

Ceux qui invoquent la « vérité hébraïque » raisonnent comme si nous possédions encore aujourd'hui les manuscrits originaux de Moïse et des Prophètes. Mais il n'est pas permis d'ignorer que la seule version de l'Écriture conservée par les Juifs est celle dite des Massorètes, qui ne remonte pas au-delà du vi^e siècle. Elle est par conséquent *postérieure*, et à celle des Septante, et à la Vulgate. Elle ne s'impose donc pas par son ancienneté ; elle ne s'impose pas non plus par la qualité de sa rédaction ; car les Rabbins qui l'exécutèrent étaient loin d'avoir des méthodes critiques comparables à celles de saint Jérôme, qui se montre déjà un maître en la matière. Eux cherchaient seulement à établir une leçon uniforme, pour fixer

par écrit les fameux points-voyelles que l'on se transmettait jusque-là uniquement par tradition orale. Mais surtout – et c'est là ce qui enlève à leur travail, la valeur absolue qu'on voudrait lui donner – chaque fois qu'ils le pouvaient sans faire violence au texte, ils s'attachaient à effacer tout ce qui risquait de tourner à la glorification de Jésus-Christ.

Saint Justin, dans son dialogue avec Tryphon, en donne plusieurs exemples : ainsi, lorsque Jérémie, après avoir présenté le Messie sous la figure de l'agneau que l'on mène à l'abattoir, montre les Juifs acharnés à sa perte et disant : *Mettons du bois dans son pain*, il est évident qu'il y a là une allusion – et les Pères de l'Église l'ont compris ainsi – au Pain de vie descendu du ciel qui sera comme traversé par le bois de la croix sur laquelle on le clouera. Ces mots figurent et dans les Septante et dans la Vulgate mais les Massorètes les ont remplacés par ceux-ci : *Détruisons l'arbre dans sa sève*, qui éliminent le symbolisme prophétique. De même, ils ont tronqué le verset du Psaume xcv^e, qui porte : *dites aux nations : le Seigneur a régné par le bois*. Cette expression visait manifestement le Christ établissant son règne sur tout l'univers, du haut de sa croix. Mais ils l'ont vidée de son sens, en supprimant les mots : *par le bois*.

De même, saint Jérôme nous les montre, au chapitre deuxième d'Isaïe, éliminant discrètement l'épithète de « Très Haut » (*excelsus, bama*), que le Prophète applique au Messie : « Comprenant, dit-il, que cette prédiction avait trait à Jésus-Christ, ils ont interprété un mot équivoque dans son sens le plus défavorable, pour paraître n'attacher aucun prix au Christ, bien loin de le louer... Ils ont profité de l'ambiguïté du mot, pour en détourner le sens au profit de leur impiété, ne voulant rien dire de glorieux sur le Christ, en qui ils ne croyaient pas » (*In Isaiam*, Pat. Lat. t. xxiv, col. 56).

Telle qu'elle est néanmoins, cette version constitue un document infiniment précieux, dont les Souverains Pontifes, bien avant l'encyclique *Divino Afflante*, ont souvent recommandé l'étude soigneuse. Mais, remarquons-le bien, toujours dans le dessein de justifier et de confirmer la doctrine catholique, de mieux dégager et expliquer le sens exact des Saintes Lettres, et non pour contredire ou invalider la Vulgate, qui reste, encore de nos jours, l'expression la plus adéquate de la Parole de Dieu.

En outre, il faut souligner que saint Jérôme est un maître de la langue latine. Considérée du seul point de vue littéraire, sa traduction est un chef-d'œuvre. Claudel la mettait au-dessus des poèmes d'Homère. Le Père Lagrange la tenait pour l'une des plus admirables performances de l'esprit humain (*Revue Biblique*, 1911, p. 607). Des pages comme le mariage de Rébecca, les altercations de Moïse avec le Pharaon, la scène du Sinaï, l'histoire de Joseph et celle de David, la prière d'Esther – immortalisée par

Racine – le psaume *In exitu*, l'épisode des trois Hébreux dans la fournaise, les doléances d'Isaïe et d'Ezéchiel sur la chute de Lucifer (d'où Bossuet a tiré son célèbre *Comment êtes-vous tombé, bel astre du matin?*)... et combien d'autres, placent d'emblée leur auteur au rang des plus grands noms de la littérature universelle, qu'ils s'appellent Virgile, Dante, Shakespeare, Goethe, Corneille ou Bossuet.

De plus, grâce à sa haute intelligence, sa soif de vérité intégrale, sa capacité prodigieuse de travail, saint Jérôme avait réussi à s'assimiler parfaitement le génie de la langue hébraïque, « cette langue, pleine de pouvoir, qui dit toujours davantage qu'elle ne dit, qui atteint et dépasse les limites de l'expression; qui aspire sans cesse à l'inexprimable » (A. Chouraqui, *Les Psaumes*, Préface, Paris, 1956). À cause de cette richesse et de cette profondeur, « la signification des mots hébreux, dit saint Robert Bellarmin, ne saurait être réduite à ce qu'énoncent les dictionnaires, et il faut avoir plus de confiance dans saint Jérôme que dans aucun dictionnaire » (*Commentaire sur le Ps. cxxv*, 4).

Tout en suivant de très près le manuscrit de Bethléem qui lui servait de base, le saint Docteur s'est appliqué à rendre exactement la pensée de l'écrivain sacré, plutôt qu'à faire une traduction littérale et servile. Mises à côté de son œuvre, celles des hébraïsants modernes font modestement figure de devoirs d'écoliers. On y trouve un mot à mot honnête mais laborieux, sans style et sans noblesse, et l'on y chercherait vainement le souffle de génie qui anime aussi bien la Vulgate que – disent les gens compétents – le texte des Hébreux.

Par-dessus tout, ce qui confère à la version de saint Jérôme une valeur inimitable et irremplaçable, c'est que son auteur était un Maître de vie spirituelle initié aux plus hauts états de la contemplation. À ce titre, et grâce au charisme qu'il avait évidemment reçu de Dieu pour exécuter cette œuvre capitale, il a réussi à transposer en latin toute la substance théologique et mystique que contenait le Livre inspiré. C'est vraiment le Saint-Esprit qui nous parle à travers son texte: celui-ci se trouve être ainsi l'expression adéquate du Verbe de Dieu, la base sur laquelle repose immuablement la foi, la doctrine et la piété chrétiennes, l'instrument providentiel qui a permis à la Révélation, de se répandre à travers le monde entier.

Voilà pourquoi je ne vois pas très bien en quoi la lecture de l'original hébreu serait de nature à modifier la valeur historique du livre de Jonas, telle qu'elle ressort de la Vulgate, et de toute la Tradition.